

In memoriam Serge Lancel (1928-2005)

Serge Lancel est mort d'un cancer le 8 octobre 2005. On savait depuis juin sa vie menacée alors qu'il manifestait jusque là une vitalité débordante qui l'a toujours caractérisé dans tous les domaines, mais qui s'était développée encore depuis son élection relativement récente à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres : il organisait en début de cette année à Tripoli un délicat colloque de la Société des études sur le Maghreb préhistorique, antique et médiéval qu'il présidait avec dynamisme depuis la disparition de la Commission d'Afrique du Nord du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques. Il annonçait une nouvelle édition-traduction de la correspondance d'Augustin en plusieurs volumes dont certains étaient déjà préparés.

Pour qui l'avait côtoyé comme moi à ses débuts, en « khâgne » au lycée Louis-le-Grand puis pendant ses flamboyantes années d'École Normale où il était entré en 1949 et dont il sortit agrégé de grammaire en 1952, et encore pendant les deux années passées ensemble à l'École française de Rome (1953-1955), puis comme assistants à la Sorbonne, son destin ne s'annonçait pas forcément comme celui d'un pur homme de science et d'un futur académicien.

Serge avait connu une enfance difficile pendant la guerre : né à La Havane, il avait grandi chez ses grands-parents en Charente et fait des études secondaires d'abord au collège de Cannes en « zone libre » puis au lycée de Rochefort. Il soulignait dans son curriculum vitae qu'il avait été toujours boursier d'État et racontait dans son remerciement à la remise d'épée académique comment un maître d'internat l'avait initié à Cannes à la littérature antique.

Doué d'une langue élégante et habile et sachant jouer de son charme original mais volontiers désinvolte, il acquit aussi sans difficulté au fur et à mesure de sa carrière les savoirs et les techniques qu'il voulait maîtriser. Plutôt anarchiste d'opinion à ses débuts, il n'avait pas détesté le service militaire et racontait avec humour les journées des grandes grèves de l'été 1953 où, à la tête d'une section du train, il avait organisé à Paris une ligne de remplacement avec ses camions. De la philologie, de l'histoire des religions et de la littérature latine, il était passé en Algérie, sans formation préalable, à l'archéologie romaine et chrétienne, puis

punique. De tradition familiale agnostique, il avait opté dès son premier stage de Tizirt pour l'archéologie chrétienne et, en choisissant (d'abord comme thèse secondaire) l'édition des actes de la rencontre de 411 entre catholiques et donatistes, il consacra de fait une grande partie de ses travaux à la vie de la chrétienté africaine dont il se considérait volontiers comme *le* spécialiste actuel. Il édita successivement de 1992 à 1999 trois grosses synthèses, nourries mais accessibles au grand public, sur Carthage, Hannibal, saint Augustin, traduites ensuite en plusieurs langues, qui, paradoxalement, lui ouvrirent les portes de l'Académie. Et c'est sans doute la longue fréquentation d'Augustin à travers les actes de 411, les *realia* des nouvelles lettres et des nouveaux sermons mais aussi de sa théologie pour le livre de 1999 qui lui apporta la foi puisqu'il se fit baptiser quelques semaines avant sa mort.

Si Serge Lancel est devenu africaniste, c'est à la faveur du stage traditionnel pour les membres de l'École de Rome dans une des administrations des antiquités d'Afrique du Nord. Lui fut envoyé au printemps 1954 sur l'agréable site balnéaire de Tizirt en Algérie où il travailla avec Maurice Euzennat ; il visita avec lui un Constantinois non encore marqué par le conflit à venir. L'année suivante, il fut associé à Pierre Pouthier pour la fouille de la porte principale de l'enceinte byzantine de *Tigisis* au Sud-Est de Constantine. Séduit par l'Algérie, il opta comme premier poste à la sortie de Rome pour le lycée Bugeaud d'Alger où il resta trois ans, dont un comme professeur de Lettres Supérieures (« hypokhâgne »). Dans l'attente de la nomination de Jean Lassus, alors recteur à Hanoi, l'intérim de la Direction des Antiquités était assuré par Marcel Leglay qui lui confia des documents et des tâches d'édition pour le périodique de la Direction, *Libyca*, tandis que André Mandouze, alors chargé d'enseignement de latin à la Faculté, l'orientait vers la littérature chrétienne d'Afrique. Ce sont les rapports des campagnes de Tizirt et Tigisis dans les *Mélanges* de Rome (1956 et 1957) et des publications de documents dans *Libyca* de 1955 à 1958 qui constituent ses premiers articles. Il fut appelé à Paris comme assistant de latin à la Sorbonne en 1958. Parti à l'occasion d'une promotion, sur la proposition de M. Durry, comme « maître de conférences » de latin à l'Université naissante de Tananarive en 1962, il fut nommé à la rentrée 1963 à l'Université d'Alger où il retrouva Mandouze devenu temporairement directeur de l'Enseignement Supérieur de l'Algérie indépendante, mais dès mars 1963 nous nous étions revus en Tunisie à l'occasion du colloque organisé à Sousse par Louis Foucher pour marquer la reprise du dialogue scientifique, et il donna à l'époque aux *Cahiers de Tunisie* deux articles sur l'organisation ecclésiastique de la Byzacène et sur les circoncellions (en hommage à Charles Saumagne). Paul-Albert Février, qui assurait avec le titre d'inspecteur la gestion des Antiquités d'Algérie, lui confia la succession du colonel Baradez à la tête de la circonscription et du chantier de Tipasa. Il reprit donc les fouilles de Baradez, notamment celles de la grande et spectaculaire nécropole romaine occidentale en s'intéressant aussi aux tombes puniques de la nécropole orientale. Sur un site dont Camus avait chanté le charme si prenant, la maison de fouilles de Tipasa devint pour quelques années

un centre de la vie mondaine de la bonne société d'Alger que Serge attirait dans des réceptions restées célèbres. Mais il fut associé aussi dans ces années au lancement par Février du nouvel organe des Antiquités, le *Bulletin d'archéologie algérienne* où il publia dans les quatre premiers numéros une série de rapports intitulés *Tipasitana*. Il rédigea aussi deux nouvelles éditions du guide « blanc » de Tipasa (1966 et 1972) et publia un catalogue technique de *La verrerie antique de Tipasa* (1967) qu'on n'attendait pas d'un littéraire mais qui fut, avant les fouilles nouvelles de Carthage, le seul ouvrage de référence dans ce domaine pour l'Afrique. Associé à Jehan Desanges qu'il avait rencontré à Alger à ses débuts, il prit aussi l'initiative du *Bulletin analytique de l'Afrique Antique*, intelligent classement chronologique et thématique avec résumé et appréciation lapidaires, d'abord publié dans le cadre du *Bulletin* puis séparément par l'École de Rome, qu'il mena avec continuité jusqu'en 1989 pour 19 fascicules avant de passer la main à J.-M. Lassere et Y. Le Bohec.

Il ne quitta pas tout de suite Tipasa en passant en 1965 comme chargé d'enseignement puis, après le doctorat, comme professeur de latin à Grenoble où il resta jusqu'à sa retraite et dont il appréciait, entre autres, en grand sportif, la proximité des champs de neige. Il mena pendant une demi-décennie chaque été ses étudiants à Tipasa. Il y a une quinzaine d'années, il avait songé à y reprendre un chantier sur la suggestion de Charles Pietri, projet qui se limita, du fait de la situation du pays, à une brève campagne de reconnaissance, mais il s'était activement impliqué ces dernières années dans diverses manifestations et publications en Algérie (où il avait notamment conduit un voyage mémorable de la Société des Études Latines et participé au colloque Augustin voulu par le président Bouteflika et André Mandouze), puis en France à l'occasion de la récente Année de l'Algérie.

Toujours attaché à montrer qu'il n'était pas un simple pédagogue et philologue, il accepta volontiers le poste difficile de directeur de la circonscription des antiquités historiques Rhône-Alpes pour un court mandat (1973-1976). En 1973-1974, la mise en place d'une participation française au projet international de sauvegarde du site de Carthage lui offrit l'occasion d'une réinsertion de premier plan dans l'archéologie du Maghreb. Avec le support technique du Centre de recherches d'archéologie méditerranéenne d'Aix dirigé par Maurice Euzennat, il choisit de présenter un projet ambitieux de reprise des fouilles de Byrsa développées jusque là par les Pères Blancs qui avaient entamé le flanc de la colline pour dégager sous les substructions du forum romain un quartier de maisons de la dernière période punique. A. Dupont-Sommer, alors secrétaire perpétuel de l'Académie, le chargea aussi de publier le tophet d'après les papiers de Pierre Cintas (que Mme Benichou Safar vient d'exploiter), et il édita un premier tome du *Manuel d'archéologie punique* projeté par le même auteur, consacré aux ports de Carthage. La fouille de Byrsa mettait en jeu plusieurs périodes, punique, républicaine (pour lesquelles le France manquait de spécialistes) et impériale : une stratigraphie complexe sur plusieurs dizaines de mètres dans un terrain instable, la nécessité d'une consolidation délicate et coûteuse

sous les yeux de milliers de visiteurs et d'une présentation pour le public nécessaire à la fin des travaux (que les Affaires Étrangères refusaient en principe de financer) m'avaient amené à déconseiller ce choix à la commission ad hoc et à Serge Lancel. Effectivement, la constitution d'une équipe pluridisciplinaire (avant l'intervention de Pierre Gros et Jean-Paul Morel) et les premières campagnes furent difficiles, mais, finalement, la direction de Lancel, épaulé notamment par J.-P. Thuillier, alors enseignant à Grenoble, fut couronnée des résultats attendus pour la période punique puisque deux rapports substantiels furent publiés en 1979 et 1981 dans la série *Byrsa* de l'École de Rome, et que le quartier punique aménagé par un excellent architecte fut ouvert au public, content de voir et de comprendre un urbanisme original illustré par un bon guide paru en 1983. Serge avait retrouvé à Carthage l'atmosphère méditerranéenne qu'il affectionnait et la maison louée près du quartier des villas romaines joua le même rôle que celle de Tipasa dix ans plus tôt.

Serge Lancel n'oublia pas pour autant sa vocation philologique d'éditeur et de traducteur de textes. Il passa sous la direction d'H.-I. Marrou sa thèse d'État qui, contrairement à la tradition qui voulait un sujet de synthèse, consiste en une édition-traduction commentée des actes de 411 parue dans la Collection des Sources chrétiennes (deux premiers tomes publiés en 1972, troisième tome en 1975), auxquels il ajouta vingt ans plus tard (1991) un tome d'appendices. Il publia encore dans la collection Guillaume Budé en 2002 une édition-traduction commentée aux notes abondantes du texte célèbre de Victor de Vita sur la persécution vandale suivie de la liste d'évêques catholiques convoqués à une conférence contradictoire avec les ariens par Hunéric qu'on appelle la *Notitia* de 484. Entre temps, il avait traduit une partie des nouvelles lettres d'Augustin dans la Bibliothèque Augustinienne (1987) et achevait, toujours dans la Collection Budé, l'Éloge de Turia et le voyage de Rutilius Namatianus. Comme nous l'avons signalé, il laisse un projet d'édition-traduction du reste de la correspondance d'Augustin. La traduction, toujours élégante, et le commentaire pèchent ici ou là par méconnaissance des institutions et des termes techniques et un retour parfois insuffisant aux manuscrits (c'est là où manquait une formation précise d'historien et de paléographe) ; mais Serge Lancel, qui travaillait rapidement, a rendu incontestablement un service de premier plan en mettant à la disposition du public des éditions traduites de grands textes qui manquaient et en reconsidérant leur apport historique et documentaire à la lumière des recherches archéologiques et toponymiques qui ont renouvelé la connaissance de cette période.

Lancel énumérait en 1998 dans le volume de *Mélanges* qui lui fut dédié à Grenoble¹ un grand nombre d'articles, outre les comptes rendus et les articles

1. « Curiosité historique et intérêts philologiques ». *Hommage à Serge Lancel*, dans *Recherches et Travaux de l'Université Stendhal*, 54, 1998, avec une préface très personnelle d'André Mandouze, p. 7-11, un bref *curriculum vitae* p. 11 et la liste des publications p. 16-21.

secondaires de dictionnaires (surtout dans le nouvel *Augustinus-Lexikon* et dans le *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques* où il reprenait, bien des décennies après, la place d'A. Audollent pour les évêchés africains). Les quatre cinquièmes sont liés aux fouilles de Tizirt, Tigisis et Carthage, aux actes de 411, à Augustin et Victor de Vita. Son œuvre est ainsi remarquablement centrée sur l'Afrique et sur des sujets choisis pour ses livres, ou imposés par les grands chantiers de fouilles et les découvertes des nouvelles lettres et des nouveaux sermons d'Augustin. Serge Lancel est donc effectivement un des bons spécialistes de l'Afrique qu'il entendait représenter dans toutes les instances scientifiques et officielles ces récentes années, peut-être l'un des derniers, tant la dissolution du lien colonial a marqué le recul de cette spécialité en France. Mais il vaudra surtout comme « passeur », à la fois en tant qu'éditeur et traducteur de quelques-uns des rares documents historiques majeurs de l'époque tardive et comme auteur des trois gros livres de vulgarisation scientifique cités ci-dessus, ainsi que de divers livres d'images ou recueils de conférences édités pour l'Année de l'Algérie. Par sa capacité à placer les résultats scientifiques à la portée du public et par l'agilité de la langue, il se situe dans la lignée de Gilbert Picard qui a d'ailleurs écrit vingt ans plus tôt des livres dans la même veine sur ces trois sujets.

Mais on n'aurait pas attendu de la personnalité des débuts l'abnégation du bibliographe et les capacités techniques de l'éditeur de publications scientifiques. En fait, il mit dans la collaboration à *Libyca* puis au *Bulletin d'archéologie algérienne*, dans la gestion régulière avec J. Desanges du *Bulletin Analytique*, dans l'organisation et l'édition de deux colloques de la Commission d'Afrique du Nord à Grenoble et à Nice et de deux de la SEMPAM, le même acharnement que dans d'autres actions plus valorisantes et il y manifesta une conscience professionnelle assez rare qu'il faut porter à son crédit.

Serge Lancel est mort sans enfants, entouré par sa femme qui lui apporta dans la deuxième partie de sa vie un concours précieux, et par nombre d'amis grenoblois ou plus lointains. On vient d'annoncer qu'il avait laissé à l'Académie des Inscriptions de quoi constituer une fondation qui délivrera des prix et maintiendra ainsi son nom dans le souvenir de la communauté scientifique.